

En plus de l'humanitaire, Tasha, ici photographiée en robe Elie Saab au *So Sofitel* de l'île Maurice, poursuit sa carrière de top model au sommet.

Tasha

DE VASCONCELOS

“LE PRINCE CHARLES EST UN DRAGUEUR MALADROIT”

PLUS DISCRÈTE QUE SES ILLUSTRÉS CONSCIEURS, ELLE COMPTE PARMIS LES MANNEQUINS LES PLUS CÉLÈBRES ET LES PLUS COURTISÉS. DANS SON AUTOBIOGRAPHIE, *LA BEAUTÉ COMME UNE ARME*, LA BELLE RACONTE TOUT!

PHOTOS: PASCAL ROSTAIN

Gala : Votre autobiographie s'intitule *La beauté comme une arme* (Ed. Michel Lafon). La vie d'un top model est un combat ?

Tasha de Vasconcelos : Oui. Parce que le monde de la mode est violent et cruel. Il affaiblit les filles mentalement, physiquement, émotionnellement. Marche ou crève... Sois belle et tais-toi ! Dans cette jungle, il faut être très costaud pour s'en sortir.

Gala : Et vous l'êtes ?

T. de V. : Moi je suis une guerrière. Au Mozambique, mon pays natal, j'ai connu la guerre civile, j'ai été obligée de fuir en catastrophe alors que le pays était à feu et à sang. Quelques années plus tard, alors que nous étions réfugiés en Rhodésie, mon grand-père a été assassiné par les guérilleros. L'Afrique m'a fait beaucoup de mal. Mais elle m'a aussi donné la force de me battre.

Gala : Vous décrivez la mode comme un univers de négriers !

T. de V. : Oui. Refais ton nez, change tes cheveux, perds du poids... Dans ce business, ►



ton corps ne t'appartient plus. Tu es soumise à un dénigrement systématique. Pendant des années, j'ai vécu dans la tyrannie de la balance, avec l'obligation de suivre un régime de fer : parfois un seul œuf dur par jour ! J'ai failli y perdre la santé. Après les défilés, je rentrais toujours au Canada voir mes parents. Ils étaient effrayés. J'étais faible au point de perdre connaissance. Une fois, il a même fallu m'hospitaliser.

Gala : Pourtant vous aimez votre métier...

T. de V. : Oui. Il m'a permis de devenir qui je suis. Il m'a donné la part de rêve à laquelle j'aspirais. Et puis, je ne suis jamais plus heureuse que devant un objectif. Être photographiée par un Albert Watson ou Peter Lindbergh reste l'une des plus belles expériences de ma vie.

Gala : D'autant que dans l'élite des tops vous étiez choyée ?

T. de V. : J'ai eu droit aux plus belles voitures, aux plus beaux palaces, aux meilleurs restaurants. Sauf qu'en haut, la lutte est encore plus féroce. Entre mannequins, chaque sourire masque un poignard. A mon premier défilé dans la cour des grandes, à Milan, mes partenaires s'appelaient Cindy Crawford, Stéphanie Seymour, Claudia Schiffer, Linda Evangelista... Au moment de m'élancer, une de mes petites camarades m'a donné un violent coup de talon au mollet. Si je tombais, je passais pour une idiote, et je pouvais dire adieu à ma carrière.

Gala : Qui est la plus dangereuse ?

T. de V. : Naomi Campbell est une vraie peste. Pour mon premier shooting, le *Vogue* italien nous a réunies. Mais Naomi m'a rendue folle. Elle hurlait : « C'est qui celle-là, qu'est-ce qu'elle vient foutre sur mon plateau ! » Ensuite, madame s'est éclipsée avec Mike Tyson et sa clique de rappeurs pour ne réapparaître que plusieurs heures plus tard. Dans ce genre de situation, il faut faire preuve de patience. Une qualité indispensable chez un top.

Gala : Quelle est celle qui vous fascine le plus ?

T. de V. : Carla Bruni. Elle possède tout ce qui me manque. C'est une machine implacable, douée d'une efficacité redoutable, armée d'une précision robotique. Avec elle, pas d'état d'âme, aucun sentiment inutile, rien que le business. J'aurais aimé lui emprunter un peu de son caractère.

Gala : Êtes-vous fragile ?

T. de V. : Oui. Depuis mon adolescence, je souffre d'attaques de panique. J'ai aussi une peur viscérale des hommes. J'ai vécu deux guerres civiles : dans mon esprit, ils restent associés à la violence et au sentiment d'être traquée.

“ AVEC ALBERT, IL S'AGIT JUSTE D'UNE AMITIÉ FRATERNELLE ”

Gala : Ils ne s'en sont pas privés...

T. de V. : Pires que des piranhas. Les hommes ont plus souvent pensé à me mettre dans leur lit qu'à découvrir mon cœur ou mon âme. Certains se sont comportés comme des goujats. Face à une assemblée de trente convives, le prince Andrew m'a apostrophée en me demandant si j'étais encore vierge.

Gala : A l'inverse, vous avouez un béguin pour son frère, le prince Charles ?

T. de V. : Oui. Il est maladroit dans la drague, mais c'est l'homme le plus fascinant que je connaisse. A un dîner, il m'a proposé de défiler rien que pour lui. Sur le moment, j'ai refusé. Mais sa proposition ne m'a pas laissée insensible.

Gala : Et Albert de Monaco ?

T. de V. : Albert, c'était un leurre. Il n'y a jamais rien eu entre nous, sinon une amitié fraternelle. Aujourd'hui, j'habite Monaco et nous continuons à nous voir très souvent. Il est un de mes principaux soutiens. Je ne connais rien de plus précieux.

Gala : Le gotha vous fascine !

T. de V. : Oui. Maman est anglaise et l'arbre généalogique de la famille portugaise

de mon père remonte au IX^e siècle. Même si je n'y crois plus forcément, j'ai toujours aimé les contes de fées. Je suis croyante et j'ai été élevée dans le respect des bonnes manières. C'est mon côté cendrillon. Quoique je sois aussi une femme de terrain. Mes engagements dans l'humanitaire le prouvent.

Gala : Par effet de mode ou par conviction ?

T. de V. : Même si l'Afrique m'a blessée, je la porte dans mon cœur. A la tête de ma fondation Amor, je me bats pour être utile aux habitants de ce continent. J'ai connu quelques expériences malheureuses liées à la corruption qui sévit là-bas. Aujourd'hui, je travaille avec un grand professeur de médecine canadien. Ensemble, nous avons bâti une maternité au Malawi.

Gala : De quoi vous donner envie d'être mère à votre tour.

T. de V. : Depuis sa création, je m'occupe de sept cent quarante-trois bébés. Mais c'est vrai qu'à l'aube de la quarantaine, l'idée me tente de plus en plus.

PROPOS RECUEILLIS PAR
LAURENT DEL BONO